

## Les CAP aujourd'hui

### Le CAPAO à Orly

## Dorothee Legrand

# Accueil psychanalytique : donner lieu à la singulière pluralité de la parole et de l'écoute

Un CAP, qu'est-ce que c'est ? Explicitement, les centres d'accueil psychanalytique se veulent « à l'usage de toutes personnes en souffrance psychique <sup>1</sup> ». Psychanalyse *pour tous* ? Pour toutes personnes ? Saisissons-nous de ce pluriel. Si les CAP proposent un accueil à *toutes personnes* sans exception, nous n'y accueillons pourtant pas *toute personne* indistinctement <sup>2</sup> : *c'est la pluralisation et non la totalisation qui permet de bannir l'exclusion*. Freud nous le dit : la psychanalyse n'est pas « une construction intellectuelle qui résout de façon homogène tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où par conséquent aucun problème ne reste ouvert et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée <sup>3</sup> ». La psychanalyse, c'est : *pas tout*.

La psychanalyse, ça n'existe pas *pour tous*. Au psychanalyste qui l'oublierait, le lui rappelle la personne qui lui adresse sa demande alors que pour elle, un psychanalyste, ça n'existe pas en tant que tel. Cette personne pourrait venir au CAP justement parce qu'elle « ne sait pas comment ou ne peut pas adresser sa souffrance d'emblée à un psychanalyste <sup>4</sup> ». Il faut alors que l'analyste sache ne pas voler son analyse à l'analysant – ce qu'il ferait déjà en présumant de ce que devraient être le point d'entrée et le point de sortie d'une analyse. *La psychanalyse est une invention, de l'analysant, avec l'analyste*. Elle l'est toujours ; et elle l'est de manière plus manifeste, peut-être, avec un analysant qui ne sait pas ce qu'est la psychanalyse – si tant est que l'analyste ne prétende pas l'y éduquer, si donc il sait lui aussi inventer la psychanalyse, avec l'analysant. La psychanalyse, ça n'existe pas toujours déjà, et c'est seulement si elle n'est pas présupposée qu'une analyse pourra se faire.

Une analyse se fait à partir de la demande de l'analysant. Quelles que soient les réponses que fera l'analyste à cette demande, leur plus petit dénominateur commun sera toujours : *je vous écoute*. C'est un acte, incompressible, ce sans quoi l'analyse ne serait pas analyse, et c'est une affirmation, forte : *tu parles !* Quand nous écoutons, ce que nous proposons par là même n'est quelquefois rien qu'« une très petite tâche de prise de parole », mais « c'est ce qui peut se proposer de plus ardu à un homme, et à quoi son être dans le monde ne l'affronte pas si souvent <sup>5</sup> » : dire « je » à quelqu'un qui écoute, qui entend, et me fait entendre par son écoute même que *je parle*.

Il arrive que nous écoutions ainsi une personne qui ne l'avait jamais été, et qui ne s'était donc jamais entendue dire « je ». Pour cette personne, il se peut que « je vous écoute » soit *inaudible*. Alors, il ne nous suffira pas d'écouter et d'écouter encore pour faire entendre que nous écoutons. Une personne qui reste sourde au fait que nous écoutons n'y entend qu'un silence qui la bâillonne : nous n'écoutons pas, croit-elle, elle parle dans le vide, mais parler toute seule, elle ne le peut pas, ça fait mal, ça rend fou, alors elle renferme ses mots dans sa bouche, et « je » s'évanouirait si l'analyste ne lui répondait que par le silence que lui impose son écoute. Paradoxalement, l'analyste doit alors parler, *écouter moins* donc, pour *faire entendre* qu'il écoute, qu'il entend, qu'il est *possible* de lui parler, qu'il est *possible* de dire « je ».

Mais il arrive qu'il soit *impossible* que *je* parle à un *autre*. Et pourtant, il écoute. Réellement. Et me place par là même au lieu de mon impossible. Alors, par notre écoute, par *cette* écoute qui *affirme* que celui qui parle est un sujet *singulier* qui s'adresse à un *autre*, savons-nous quel manque peut être appelé, et savons-nous quelle souffrance psychique peut déclencher une telle confrontation réelle à l'impossible ? « Ne touchons-nous pas là dans notre expérience même, et sans avoir à le chercher plus loin, à ce qui est au cœur des motifs d'entrée dans la psychose », soit « la défaillance du sujet au moment d'aborder la parole véritable <sup>6</sup> » ? Pour mieux mesurer notre responsabilité, ne devons-nous pas admettre *la violence de l'écoute* qui hante la psychanalyse ?

Alors, proposer un accueil psychanalytique à toutes personnes, ce serait *savoir dire oui et savoir dire non* : *oui*, je vous accueille quand vous le demandez et que je crois que vous écouter est déjà vous donner une réponse ; mais *non*, je ne présume pas de manière indifférenciée qu'il est toujours possible de *dire* « je » à un *autre*, toujours possible d'entendre « *vous dites "je" à un autre* » ; et *non*, mon écoute ne vous demande pas l'impossible à dire, et ne vous confronte pas à l'impossible à entendre.

Parfois, au cours d'une analyse, il arrive que *je* parle à un *autre*. Et alors se mettent à exister *un autre* pour qui j'existe singulièrement et *moi* pour qui l'autre existe singulièrement. Nous sommes singuliers *l'un pour l'autre*. Un singulier qui veut dire pluriel. Cette singularité, c'est en la trouvant ailleurs que là où il l'a déjà trouvée que le psychanalyste peut continuer à mieux travailler avec elle. En lisant Roland Barthes notamment – parce qu'il reconnaît que « pour que la psychanalyse puisse parler, il faut qu'elle puisse s'emparer d'un discours autre <sup>7</sup> ». Chaque fois qu'il sent « un langage consister », fût-il celui de la psychanalyse, Barthes se met à « parler autrement », témoignant ainsi « de la seule chose sûre qui fût en [lui] (si naïve fût-elle) : la résistance éperdue à tout système réducteur <sup>8</sup> ».

Irréducteur, Roland Barthes aura su être irréductible. Souvent, toujours peut-être, et surtout, dit-on, quand il écrivit *La Chambre claire*. Pour cette « recherche de la Photographie », Barthes s'est, dès le début, fixé un principe : « Ne jamais réduire le sujet que j'étais <sup>9</sup>. » Alors, quand il cherche la photographie, il n'étudie pas l'infinie variation de toutes les photographies possibles, ni quelques photographies choisies aléatoirement ; il cherche les seules photographies dont il est « sûr qu'elles existaient pour [lui] <sup>10</sup> » : c'est de celle(s)-là seulement qu'il cherche à extraire la structure de la photographie en tant qu'il est possible qu'elle existe *singulièrement pour quelqu'un*.

Ce en quoi une photographie *m'est* singulière, ce qui en fait une singularité-*pour-moi*, Barthes le nomme *punctum* : « C'est un supplément : c'est ce que j'ajoute à la photo *et qui cependant y est déjà* <sup>11</sup> ». Le *punctum*, c'est moi qui l'anime. Mais je ne l'invente pas, ne le constitue pas, ne le crée pas. Et si *je* l'anime, c'est parce qu'il *m'anime*, il *m'arrive*, il *m'advient* <sup>12</sup> : quelque chose du monde que porte la photographie me pointe, « *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne <sup>13</sup>) ». Ce qui arrive là, entre celui qui regarde et ce qu'il regarde, saurait-on le dire mieux que ne l'a fait Jacques Derrida : « Un point de singularité [...] perce, il vient m'atteindre d'un coup, me blesse ou me meurtrit et d'abord, semble-t-il, ne regarde que moi. Qu'il s'adresse à moi, c'est dans sa définition. S'adresse à moi la singularité absolue de l'autre <sup>14</sup>. »

On l'entend, explicitement, rien n'est dit ici de la psychanalyse. Et pourtant, ces langues-là ne nous apprennent-elles rien de la singularité telle qu'elle est mise en acte dans une analyse ? Ce qu'une analyse est *pour moi* et non *pour tous*, le *punctum* d'une analyse – Barthes nous le dit sans le dire –, la singularité d'une analyse est ce point de l'analysant qui est animé, adressé, singularisé par ce point de l'analyste qui est animé, adressé,

singularisé par l'analysant. L'un singulier pour l'autre et inversement, singularisation de l'un par l'autre et inversement, l'un est pour l'autre « irremplaçable » : peut-être pas « indispensable », je pourrais vivre sans, peut-être, mais la vie qui me resterait serait « inqualifiable (sans qualité <sup>15</sup>) », car je ne suis pas singulière *en moi-même*, ni *pour tous*, mais pour *un autre* qui m'est singulier parce que *je m'y adresse depuis ce point auquel il s'adresse*.

Quand il *donne lieu* à ce singulier pluriel, un bureau quelconque devient un lieu d'accueil psychanalytique : là où un psychanalyste laisse venir un autre, le laisse arriver, le laisse avoir lieu <sup>16</sup>. Où qu'il soit, institutionnellement, géographiquement, historiquement, quelle que soit la personne qui y entre, le cabinet d'un psychanalyste est là (d'où) peut surgir la singularité irréductible de la rencontre entre une parole et une écoute qui sont, l'une pour l'autre, irremplaçables.

Mais la complexité de ce qu'il se passe là ne doit pas nous faire perdre de vue la banalité de ce que *chaque* psychanalyste met en acte à *chaque* séance : il reçoit quelqu'un quelque part. Quoi qu'il soit par ailleurs, le cabinet du psychanalyste est un point du monde. De fait, seules quelques personnes y entrent, mais n'y en aurait-il qu'une, et quelle qu'elle soit, à chaque fois, la personne qui vient y parler apporte avec elle « tout son petit monde », ce monde dans lequel « nous » parlons.

L'analyse serait donc tronquée si l'analyste se désintéressait du monde de l'analysant, et n'écouterait que ses mots. Certes, l'analyse impose la *suspension* de tout jugement d'*adéquation* entre le mot et le monde. Il s'agit de ne *jamais réduire* le mot au signifié : n'écouter que le monde, c'est ne pas écouter la parole *telle qu'elle est parlée*. Mais cela n'impose *pas* la suspension du monde, au contraire, car rendre à la parole sa puissance agissante impose tout autant d'écouter sans *jamais réduire* le signifiant au mot : écouter les mots comme s'ils ne jouissaient que de leur propre enchaînement et ne référerait qu'à eux-mêmes, c'est là encore ne pas écouter la parole *telle qu'elle est parlée*. Au contraire, si le psychanalyste s'entête à raser le signifiant pour qu'un éboulement de sens ne rende pas les mots inaudibles, c'est pour écouter la parole *telle qu'elle se donne* et ainsi donner accueil à *ce qui représente le sujet*.

Le sujet, celui qui est représenté par le signifiant, est celui-là même qui vient nous dire son monde. Comment l'écouter ? Quand un patient parle maltraitance, violence conjugale, harcèlement, déscolarisation, attaque à l'arme blanche, vol, viol, rupture, accident, maladie, changement d'horaires, perte d'emploi, dépendance financière, endettement, déménagement, insalubrité, expulsion, exil... comment l'écouter ? Si le clinicien *réduit* un

surendettement à une rétention anale, alors il traduit savamment en un jeu conceptuel la parole qui lui est adressée – mais *il n'écoute personne* : l'écoute devient négligence. Au contraire, si nous écoutons, entendons et répondons au surendettement sans faire comme si l'argent n'existait pas, comme si l'argent n'avait qu'une valeur symbolique, si nous n'exigeons *pas de tous* une contribution financière – comme le dispositif des CAP le permet –, alors, et alors seulement, nous ancrons l'analyse dans le monde où nous recevons.

Mais si, comme au CAP, quand nous recevons, nous ne recevons pas d'argent, alors que recevons-nous ? Cette question – qu'est-ce que l'analyste gagne à écouter ? – ne se pose que dans une logique comptable, dans un espace régulé par la loi de l'échange. Mais l'écoute et la parole sont *inéchangeables* : l'analysant ne reçoit pas une écoute *en échange* de sa parole ; et l'analyste ne reçoit pas une parole *en échange* de son écoute. C'est en éprouvant qu'il ne *doit* rien à l'analyste *pour l'écoute qu'il lui donne*<sup>17</sup> que l'analysant pourra éprouver sa parole comme un don à l'autre et non comme un dû. En ce sens, *l'analyse est toujours gratuite* : qu'il y ait ou non de l'argent qui passe de l'analysant à l'analyste, il reste que dans l'analyse l'un donne ce qu'il n'a pas (la parole et l'écoute qui ne se possèdent pas) à l'autre qui n'en veut pas (qui ne le reçoit pas comme un gain vis-à-vis duquel il serait en dette). S'il est un « accueil psychanalytique », ça ne peut donc être qu'« une hospitalité absolue [...] gracieusement offerte au-delà de la dette et de l'économie, offerte à l'autre, une hospitalité inventée pour la singularité de l'arrivant, du visiteur inopiné<sup>18</sup> ».

Ce que l'un et l'autre se donnent dans une analyse, parole et écoute inéchangeables, est ce qui fait qu'une analyse est irremplaçable : sa singularité est impayable. Il ne faut donc pas se leurrer : la question de la gratuité ne concerne pas seulement les CAP, ni seulement les divers dispositifs qui disjoignent la psychanalyse de l'argent<sup>19</sup> ; cette question concerne chaque analyse, non seulement parce que la valeur de l'argent concerne, comme tout le monde, chaque analyste et chaque analysant, mais spécifiquement parce que le don de la parole et le don de l'écoute structurent chaque analyse.

Et justement parce que parole et écoute sont inéchangeables, nous ne dirions pas que nous nous donnons (parole et écoute) comme nous ne dirions pas que nous nous recevons. Une analyse n'est pas seulement un *nous nous* : ce *nous nous* réduit le pluriel du *nous* en le clôturant sur lui-même, il n'est qu'un *je* diffracté, tandis qu'une analyse n'est pas seulement un *je* entre nous, un entre nous où *nous nous* fermerions aux autres. Une analyse ne se

fait pas sans *nous* – *nous* irréductiblement pluriel, et non *nous nous* du couple analyste-analysant cloisonné entre les quatre murs d'« une » pratique clinique particulière.

Et si une analyse ne se fait pas sans *nous*, c'est aussi que sa singulière pluralité est irréductible au *nous nous* de la psychanalyse. Certes, une analyse ne saurait se dissocier de la psychanalyse, de sa transmission et d'une mise à l'épreuve de ses théories et de ses pratiques. Mais s'il est crucial que la psychanalyse ne soit pas une analyse + une autre + 1 + 1 + 1 + n, son organisation institutionnelle peut toutefois être un des moyens parmi les plus efficaces pour renforcer le « splendide isolement » dans lequel *nous nous* parlons de nous.

Au contraire, *nous* ne veut pas dire *tous* seulement si nous ne nous installons pas confortablement dans une langue qui n'écoute qu'elle-même, si nous échouons à comprendre une langue qui ne parle qu'à elle-même, si nous ne réduisons pas la langue que nous écoutons à la langue que nous parlons, si nous ne réduisons pas la langue que nous parlons à la langue que nous écoutons... si nous résistons éperdument à toute langue réductrice <sup>20</sup>. Et peut-être un psychanalyste le sait-il mieux quand il ne parle pas psychanalyse aux psychanalystes et qu'il se souvient de ce à quoi il pense quand il écoute un patient : « Parler, c'est avant tout parler à d'autres <sup>21</sup>. »

Mais pourquoi parler ? Pourquoi écouter et ainsi mettre l'autre en position de parler ? Pour parler « à d'autres ». Pluriel qui dit que la psychanalyse n'a pas pour enjeu qu'elle-même. À *chaque fois*, l'enjeu de l'analyse est *ailleurs*, hors les murs, dans le monde où, à *partir* de l'analyse, nous parlons à d'autres. Et à Lacan qui demanderait « quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire : “Je suis psychanalyste <sup>22</sup>” », peut-être répondrais-je ceci : nous ne *faisons* pas de psychanalyse sans écouter d'autres.

*Mots-clés* : singularité, pluralité, adresse, gratuité, irréductibilité.

1. ↑ Présentation des CAP sur le site de l'ACAP-CL.
2. ↑ Comme déterminants, le singulier « tout » signifie « n'importe quel », le pluriel « tous » signifie « les uns et les autres sans exception » (M. Grevisse et A. Goosse, *Le Bon Usage, Grammaire française*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 14<sup>e</sup> édition, 2008, § 637, p. 815).
3. ↑ S. Freud, « XXXV<sup>e</sup> conférence », (1932), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1986, p. 211.
4. ↑ Site internet de l'ACAP-CL.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 285.
6. ↑ *Ibid.*
7. ↑ *Ibid.*
8. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Cahiers du cinéma, 1980, p. 20-21.
9. ↑ *Ibid.*, p. 115.
10. ↑ *Ibid.*, p. 21.
11. ↑ *Ibid.*, p. 89.
12. ↑ *Ibid.*, p. 39.
13. ↑ *Ibid.*, p. 48-49.
14. ↑ J. Derrida, « Les Morts de Roland Barthes », *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraires*, n° 47, Paris, 1981, p. 272. Aussi dans : J. Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, Paris, Galilée, 2003.
15. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, op. cit.*, p. 118.
16. ↑ J. Derrida, *De l'hospitalité*, Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 29.
17. ↑ J. Derrida, *Donner le temps, 1. La Fausse Monnaie*, Paris, Galilée, 1991, p. 26-27.
18. ↑ J. Derrida, *De l'hospitalité, op. cit.*, p. 77.
19. ↑ L. Sokolowsky, *Freud et les Berlinoises. Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin, 1918-1933*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
20. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, op. cit.*, p. 20-21.
21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 47.
22. ↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 5 mai 1965.